

ne savent pas quelle place occupe encore dans l'âme humaine cette image du Christ qu'ils veulent effacer, et quel vide, quel effroyable vide, se ferait le jour où ils auraient réussi. Ils oublient ce qu'il y a de fortifiant pour les hommes, pour les peuples qui souffrent, dans ce spectacle lointain d'une simple croix en bois du haut de laquelle la justice prend son vol pour reconquérir le monde.

VII

UN HUMORISTE PROTESTANT

MADAME DE GASPARIN

I

Depuis que le protestantisme a fait son entrée dans le monde, le cours des choses a donné un sens nouveau, un sens réel et palpable à cette mystérieuse et libérale parole de Jésus : « Dans la maison de mon père, il y a plusieurs demeures. » L'univers est la grande maison du souverain père de famille ; les demeures différentes sont les religions, les cultes où s'enferment les âmes, où elles habitent, où elles prennent en quelque sorte leur pli et leur caractère.

Entre ces demeures diverses au sein d'une même demeure, il y a eu bien souvent la guerre, il y a eu des haines, des persécutions, des chocs sanglants ; puis est venue la paix. Est-ce bien la paix souveraine et définitive ? C'est du moins une trêve entre habitants séparés de la même maison. On se rencontre, on se visite, on s'accoutume à se respecter un peu plus, à se supporter mutuellement. Il n'y a plus que les têtes vives qui font des sorties, soufflant

vainement le feu de la guerre, et dans cette paix relative on pourrait dire qu'il s'est formé, au courant du monde moderne, deux lignes parallèles de civilisation, deux ordres d'idées, deux familles d'esprits.

Il y a des esprits catholiques et il y a des esprits protestants. Je ne dis pas qu'ils soient opposés en tout, qu'ils ne se confondent sur bien des points. Ils ont puisé à la même source première, ils sont de la même maison ; mais il est certain que comme dans cette maison ils ont des demeures diverses, ils se font à la longue une originalité séparée et distincte, qui se manifeste par mille nuances dans la manière de voir, de sentir et de se produire. Ils ont une façon particulière de comprendre les choses, de les interpréter et de les exprimer. Ce qui n'était à l'origine qu'une divergence de communion religieuse, s'étend chemin faisant à toute la vie morale, aux habitudes, aux goûts, à la nature même de l'intelligence, insensiblement modifiée. Les facultés s'aiguisent dans des sens opposés ; l'imagination se teint de couleurs différentes ; l'ironie elle-même, quand elle jaillit, se ressent de cette variété de formation intellectuelle, et jusque dans les conceptions les plus familières, dans la pénétrante analyse ou dans la grâce des descriptions pittoresques, l'esprit protestant ne ressemblera pas à l'esprit catholique. Chacun d'eux a son monde d'idées et de sentiments, comme il a ses dons particuliers. Chacun porte dans l'art, dans la littérature aussi bien que dans la philosophie, son inspiration et sa séve.

Quoi donc ! direz-vous, y a-t-il un art du catholicisme et un art du protestantisme ? L'esprit peut-il être protestant ou catholique ? — Il peut l'être sans doute, il peut même l'être trop, s'il devient la proie d'une préoccupation fixe et unique, s'il arbore trop ostensiblement et avec une obsédante affectation son symbole et les couleurs de son Église. C'est assurément une âme protestante qui se joue dans ces récits des *Prouesses de la bande du Jura*, dernier fruit d'un talent hardi, chercheur et inégal, qui depuis longtemps est occupé à se frayer une voie en dehors des routes banales, en alliant toutes les libertés de l'imagination à la rigidité de la foi religieuse. Madame de Gasparin, l'auteur de ces récits qui viennent après tant d'autres, est ce qu'on pourrait appeler en toute vérité un humoriste protestant, si ces deux mots peuvent marcher ensemble, un humoriste qui enveloppe des histoires de sainteté de toute sorte d'arabesques, qui vous jette à la face des poignées d'éblouissants caprices et de fleurs des Alpes avec les bouffées d'un calvinisme incandescent.

Esprit singulier, brillant, tourmenté, subtil, laborieusement naïf, doué d'un vif sentiment de la nature terrestre aussi bien que des choses morales, passant d'un mysticisme ardent à de véritables crudités réalistes, et qui dans ses voyages à travers le monde extérieur et les mondes invisibles de l'âme, dans ses fantaisies, dans sa fine psychologie, dans ses aimables impétuosités, garde toujours la forte saveur du terroir genevois. Madame de Gasparin, pour tout dire, est un moraliste et un paysagiste

qui fait l'école buissonnière sous le pavillon protestant. Voilà bien des choses réunies dans un même talent et formant ce que j'appelle un humoriste avec tout le décousu et sans le scepticisme du genre, un humoriste pour le moment lancé par monts et par vaux à travers le Jura, les sites alpestres et les campagnes attirantes de l'Italie.

Ce n'est point sous cette figure, il est vrai, qu'apparaissent d'habitude nos spirituelles dames de France, même dans un temps qui passe pour propice à toutes les émancipations et à toutes les fantaisies de l'imagination. Je sais bien un chapitre de notre histoire qui serait curieux à retracer. Ce ne serait ni le chapitre des guerres ni celui des révolutions de pouvoir, ni celui des révolutions économiques; ce serait le chapitre plus intime des révolutions dans la vie et dans le génie des femmes, depuis madame de La Fayette jusqu'à ses plus brillantes contemporaines, en passant par madame du Deffand, mademoiselle de Lespinasse, madame Roland, madame de Staël, madame de Souza, madame de Duras, et tant d'autres qui jusqu'au moment présent forment comme une tradition ininterrompue d'élégance, de grâce et de supériorité intelligente.

Tout a changé, tout s'est transformé, mœurs, idées, caractères, habitudes privées, conditions publiques. L'atmosphère bouleversée par l'orage est restée confuse et agitée. Le monde n'est plus un alon où se jouent de gracieuses influences, où se déploie une sociabilité raffinée; il est devenu un

champ de bataille, une mêlée où de nouveaux mobiles se sont fait jour, où le rôle de la femme se ressent nécessairement de toutes les complications, de toutes les excitations de la vie moderne. Ce n'est plus le temps de ces existences somptueusement frivoles qui se prélassaient dans les régions privilégiées, de cette légèreté élégante, de ce ton suprême qui faisait l'originalité d'une maréchale de Luxembourg et qui se perd désormais dans une société tumultueuse, ouverte à tout venant. Les barrières sont tombées, le cadre s'est élargi. La vie est aujourd'hui plus libre, plus affairée, plus vulgaire qu'autrefois, moins artificielle aussi, et les femmes comme les hommes ont leur part dans cette manifestation d'un monde nouveau, dans cette métamorphose universelle.

Au fond cependant, ce qui tient essentiellement à la nature féminine n'a point changé et ne pouvait changer. Quelles que soient les catastrophes et les révolutions, rien ne peut faire qu'il n'y ait chez les femmes des dons de l'esprit, des habitudes d'intelligence qui survivent à tout et se retrouvent à travers tout : dons de sagacité, de promptitude, de finesse, de spontanéité, d'inspiration facile. Comme il y a des travaux matériels auxquels se prête mieux la nature des femmes, il y a aussi des facultés morales qui dominent en elles, qui marquent tout ce qu'elles font d'une ineffaçable empreinte et donnent un caractère très-particulier à leur littérature. Il y a un certain ordre de sentiments, des secrets de passion, des nuances de mœurs, des ridicules qu'elles excel-

lent à découvrir, à deviner quelquefois et à reproduire. Ce sont de merveilleuses observatrices, d'une imagination plus vive qu'étendue, plus déliée que profonde, plus délicate et plus pénétrante que réellement inventive.

Leur vrai domaine est cette vie sociale qu'elles gouvernent même quand ce sont les hommes qui règnent, et qu'elles décrivent d'une main légère, guidée par l'instinct plus que par la réflexion. Elles semblent audacieuses quelquefois, elles sont moins aventureuses par l'intelligence qu'elles ne le paraissent. Elles ont du bon sens, elles sont singulièrement dépayées dans les abstractions philosophiques ou religieuses, et si on voulait les classer à la lumière de cette distinction dont je parlais entre esprits catholiques et esprits protestants, on pourrait dire qu'en France elles sont au fond catholiques d'imagination et d'éducation. Elles n'ont pas l'instinct protestant, ou, si l'on veut, elles ne sont pas de nature protestante; elles n'ont pas la sévère et vigoureuse trempe d'une miss Brontë, de même qu'en étant d'aimables satiriques, de piquantes observatrices, elles ne vont pas jusqu'à être des humoristes.

Et voilà pourquoi je disais que madame de Gasparin était une exception dans la littérature des femmes, dans cette famille traditionnelle d'imaginations charmantes qui ont laissé leur gracieuse trace dans l'histoire de notre vie intellectuelle et morale, sans parler de celles qui y ont laissé la marque de leur génie. Madame de Gasparin ne

rompt pas absolument sans doute avec cette tradition; elle s'en détache du moins par l'indépendance un peu vagabonde de son imagination, par une certaine saveur âpre d'observation, par les capricieuses hardiesses de sa verve, par les habitudes de sa pensée, par les cadres qu'elle choisit, par la forme même qu'elle donne à ses sentiments, à son active méditation, par ce quelque chose d'agité et d'impétueux enfin qui n'est ni de l'esprit d'une femme ni de l'esprit d'une Française.

L'originalité de l'auteur des *Horizons prochains*, originalité réelle, animée et provoquante, tient essentiellement en partie à sa nature, elle tient aussi aux conditions particulières de sa formation et de son développement.

II

Madame de Gasparin a notamment cela de caractéristique, qu'elle semble étrangère à cette vie sociale dont s'inspirent le plus souvent les femmes du monde qui écrivent. Son talent est aussi peu parisien, aussi peu mondain que possible; il s'est fait en quelque sorte une autre patrie aux frontières de Suisse, et a pour cadre naturel le Jura, les Alpes, les bords du lac Léman, le pays de Genève. Ce monde-là, madame de Gasparin le connaît; elle en a exploré les sites et les mœurs, elle y puise son inspiration et sa séve, et ce n'est pas elle qui trouverait, comme madame de Staël, que la campagne sent le fumier, elle saurait tout au moins trouver dans ce fumier

une poésie. C'est une campagnarde, je veux dire une châtelaine, douée du sens agreste, attirée par le spectacle des montagnes à la cime neigeuse, par les aspects changeants des prairies sur lesquelles flotte le brouillard du matin ou par les mille bruits des vallons empourprés de soleil.

Elle a cela de particulier, d'aimer la nature vraie et réelle, de la sentir, de vivre dans une sorte d'intimité avec elle. Madame de Gasparin a un autre trait distinctif, peu commun en vérité chez les femmes qui écrivent et même chez beaucoup d'hommes : elle a l'humeur voyageuse ; elle aime les voyages pour les voyages, pour voir, pour satisfaire une curiosité d'esprit, non pour suivre une mode et tromper une oisiveté frivole. Elle a commencé autrefois par visiter l'Égypte, la Grèce, la Palestine, lorsque c'était un vrai voyage, et elle en a rapporté un livre animé, coloré, ingénieux, qui serait plus intéressant encore, s'il n'était trop parsemé de distribution de bibles et de petites prédications.

Aujourd'hui elle pousse moins loin ses excursions, il est vrai ; elle va là où tout le monde passe, en Italie ; elle découvre plus près d'elle les sources de l'Orbe, le Mont-Tendre, le Suchet, ou les aiguilles de Beaulmes, dans la pétulante compagnie de la *bande du Jura*. Elle a échangé la cange du Nil d'autrefois pour le char à échelles des montagnes. C'est toujours la même curiosité voyageuse, le même goût du mouvement qui, en révélant un trait de caractère, communique pour ainsi dire son animation à tout ce qu'écrivit l'auteur, qui laisse tomber sur ses

pages le reflet des souvenirs et des impressions. Et avec tout cela, madame de Gasparin reste une puritaine ardente, agitée, intraitable, douée d'une activité infatigable d'analyse, de réflexion, de méditation, d'une curiosité du monde invisible égale à sa curiosité de toutes les choses extérieures.

C'est peut-être la plus spirituelle des filles « de la paroisse de Calvin, » selon le mot que Sismondi appliquait à son ami Lullin de Chateaufieux ; mais elle est assurément de la paroisse. De là cette physionomie singulière d'une femme alliant une croyance sévère, passionnée, à toutes les fantaisies d'un talent libre et hardi ; de là ce mélange de tons se heurtant, se contredisant et finissant par se fondre dans cet ensemble d'œuvres, non pas même d'œuvres, de fragments au titre poétique, *les Horizons prochains, les Horizons célestes, Vesper, les Tristesses humaines*, qui ressemblent à quelque chose comme une symphonie confuse, stridente, douloureuse ou spirituellement gaie, quelquefois saisissante et passablement bizarre, sur des thèmes toujours vieux et toujours nouveaux.

Que sont en effet toutes ces compositions nées au souffle de l'inspiration du moment et jetées dans le monde sous des noms expressifs ou symboliques, si ce n'est des fragments détachés, inachevés, à peine liés, formant une collection de rêveries, d'anecdotes, de boutades, d'effusions qui se succèdent et se mêlent, semblables à une mélodie alternée et étrange ? L'auteur se définit lui-même et définit son œuvre : « Il n'y a rien ici pour les utilitaires, rien

pour ceux qu'on appelle réalistes, rien pour les amants du drame, rien pour les fins connaisseurs, rien, je crois, en vérité que pour moi et mes pareils, songeurs, vivant de peu, qu'un gros poème épouvante et qu'une corolle entr'ouverte, un bourdon en fête, qu'une agreste silhouette jette dans des rêves infinis... Si cela commence, cela ne s'achève guère. Ce ne sont pas des tableaux, ce sont encore moins des romans. Qu'est-ce ? Vraiment, je ne sais. C'est ce quelque chose d'inconnu qui chante en nous, dont la voix aux larges ondes s'épand à mesure que nous marchons et parfois accompagne de mélodies idéales les plus vulgaires détails de la plus prosaïque vie... » Et puis encore tournez le feuillet : « Aux maîtres les symphonies, aux humbles créatures de Dieu les murmures discrets ! Chanson de pêcheur, bruissement d'ailes, clarté de ver luisant ce petit livre sera tout cela, si vous voulez ; si vous ne voulez pas, il ne sera rien. »

Je ne réponds pas que la définition soit des plus précises et des plus substantielles. L'auteur dit bien ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne veut pas être ; il est visiblement un peu plus embarrassé pour dire ce qu'il est, ce qu'il veut être, à quel monde il s'adresse. A travers les bruissements d'ailes et les clartés de ver luisant de sa définition, c'est dans tous les cas indubitablement une personne d'esprit, d'imagination, de plus de verve que de goût, qui dans sa solitude alpestre n'est point sans avoir lu M. Michelet, et qui s'en souvient, — une personne différente des autres femmes qui écrivent, je le disais, par un certain

penchant à tout oser, femme encore pourtant par la mobilité et la finesse avec lesquelles elle déroule le tissu des impressions, faisant passer devant vos yeux les visions de l'inconnu comme dans *les Horizons célestes*, les plus humbles réalités terrestres comme dans *les Horizons prochains* ou *Vesper*, les souffrances et les drames invisibles de l'âme comme dans *les Tristesses humaines*, les voyages en belle compagnie comme dans *les Prouesses de la bande du Jura*.

Au fond, sous cette forme de liberté humoristique, qui est la forme préférée de l'écrivain, qui est devenue comme son allure naturelle, on pourrait découvrir un conteur, un historien des petites choses de la vie, un moraliste, un peintre ; seulement tout cela est à l'état de germe ou d'ébauche ; tout cela se produit dans un certain désordre agité, nerveux, un peu quintessencié, à travers lequel se laisse voir un esprit qui semble quelquefois s'échapper du dogme religieux dans la fantaisie pour se repentir bientôt de sa littérature en rentrant au plus vite dans l'enceinte sacrée, et qui finit par tout brouiller, tout confondre, au risque de laisser le vulgaire lecteur souvent charmé, plus souvent encore étonné, et, qui sait ? peut-être même en définitive impatienté.

III

Il y a un conteur, dis-je, chez madame de Gasparin, comme il y a un moraliste, comme il y a un